**PEUT-ON SE LIBERER DU DESIR ?**

 **I - INTRODUCTION PROBLEMATIQUE.**

Nous pouvons avoir connu la souffrance de l’échec. Mais pourquoi vouloir se libérer du désir ? D’ailleurs peut-on se libérer du désir ?

Etre sans désir n’est-ce pas être mort ? Toutefois on conviendra qu’être libre du désir n’implique pas d’être forcément sans désir. En effet il faudrait par exemple distinguer un désir qui a un objet qui nous asservit d’un désir qui a un objet qui fait croître la conscience. Mais à vrai dire il y a une provenance inconsciente de nos désirs et il conviendrait de nous demander si le développement de la conscience n’occulte pas au final une part d’inconscience qui nous condamne toujours à l’insatisfaction.

Dans une première partie nous nous demanderons si l’abolition du désir est possible ensuite dans une deuxième partie nous considérerons que le désir a une place essentielle dans toute prise de conscience et donc toute quête humaine. Enfin nous discuterons sur la nature du désir en nous demandant s’il n’est vraiment qu’un moment à la frontière du subconscient lors du développement de la conscience.

 **II - LE NIRVANA EST ABOLITION DE LA SOIF DU DESIR.**

La pensée bouddhiste estime que l’homme est précisément prisonnier de la soif du désir. Cette soif du désir est ce qui impulse un phénomène d’incarnation qui connaîtra les aléas des souffrances et des plaisirs. Pour le Bouddha nous devons nous libérer des désirs : cette libération est le seul remède à notre misère existentielle. Toutefois si la pensée bouddhiste suscite le désir de se libérer du désir en proposant divers moyens de diminuer la soif du désir comment le bouddhiste se libérera-t-il du désir de se libérer ?

Le bouddhisme est assez proche dans sa démarche du scepticisme. Au fond le Bouddha est agnostique quant aux questions métaphysiques traditionnelles que sont Dieu, le mal, etc. Constatant la misère humaine, il juge urgent de s’en libérer. Le sceptique en un sens propose lui aussi une forme de connaissance de soi agnostique qui produit à l’occasion un état de conscience irréversible inaccessible au malheur. Là où un bouddhiste utilise principalement la méditation, un sceptique va user du doute. Il s’agit de douter de tous les contenus de la conscience c’est-à-dire de considérer que tout ce que nous pensons, percevons, désirons n’est qu’apparences sans que nous puissions savoir si ces apparences sont des illusions ou si elles correspondent ou reflètent une réalité vraie qui nous est inaccessible. Le doute qui permet de ne pas conclure quant à l’essence des apparences nous libère donc de toute identification à nos désirs. Même si nous ne sommes pas sans apparences de désirs le doute nous permet de ne jamais nous y identifier et donc nous évite d’espérer le plaisir de son succès ou de craindre le déplaisir de son échec. A vrai dire certaines techniques de méditations bouddhistes consistent à apprendre à observer son esprit de façon neutre, autrement dit à en exclure tout mouvement de focalisation préférentielle. Là où le sceptique cherche à suspendre son jugement, le bouddhiste cherche la vacuité de l’esprit. N’y a-t-il pas là quelque chose de profondément semblable ?

Notre ego est par excellence le lieu d’identification au désir. Le sceptique postcartésien sait que les apparences que nous rassemblons sous le terme d’ego sont les plus difficiles à mettre en doute. Descartes lorsqu’il affirme l’évidence de son ego après le doute nous parle d’un ego auteur du doute capable d’une liberté d’indifférence vis-à-vis des pensées, des passions et des sensations. L’ego cartésien a suspendu toute identification au corps, à ses passions et sensations : il est pure volonté. Un bouddhiste ou un sceptique postcartésien comme Hume s’en prennent à ce reliquat. Hume estime que le théâtre de la conscience est le produit des apparences de la conscience et que douter de tout ce qui apparaît dans la conscience revient à douter de la conscience elle-même. Il met en cause la distinction entre conscience pure et contenus de la conscience pour douter d’une vérité de la conscience. Les bouddhistes reprennent l’idée de la pensée hindouiste qu’il y un pure témoin de la conscience un Soi qui d’ailleurs n’est pas plus mon Soi que celui d’autrui. Mais ils estiment que le méditant avancé découvrira un non Soi impersonnel d’où émerge le Soi source de sa personnalité. Un non manifesté semble engendrer la présence consciente, le bouddhiste cherche précisément le passage vers ce non manifesté dont nous provenons :

« Il est le plus grand parmi les hommes celui qui n’est pas crédule mais a le sens de l’incréé, qui a rompu toutes ses chaînes, qui a détruit tout élément de naissance nouvelle », dit le *Dhammapada* qui recueille des paroles du Bouddha ou des premiers bouddhistes.

 **III - FORCES, PULSIONS, DESIRS ET REFLEXION SONT UNE PRISE DE CONSCIENCE DE PLUS EN PLUS LIBERATRICE.**

Le Bouddha se refuse à spéculer sur l’origine de notre malheur, arguant que lorsqu’un homme est blessé par une flèche, il ne faut pas se demander d’où la flèche provient mais la lui ôter. Cependant le méditant qui s’approcherait de la frontière entre le Soi et le non Soi ne devrait-il pas observer le mouvement qui conduit de l’un vers l’autre ? Par ailleurs on peut se demander si l’affirmation par laquelle on pourrait détruire tout élément de naissance et donc d’incarnation nouvelle est vraiment convaincante. En effet celui qui l’affirme ici ne nous en donne pas la preuve. Qui nous dit qu’une fois mort il ne retrouvera pas malgré lui le chemin de la manifestation sous une forme ou une autre ? D’ailleurs il est pour le moins étonnant de penser qu’un état de perfection puisse émaner ou manifester en dehors de lui des états d’imperfections. Le bouddhisme Zen plus tardif admet d’ailleurs une non dualité entre l’état non manifesté et l’état manifesté, comme les deux faces d’une même pièce. Dès lors l’état non manifesté semble le cercle des mouvements de la polarisation primordiale qui suscite la manifestation. Freud lorsqu’il évoque un principe Nirvana antérieur à la polarisation de l’action et de la réaction des forces quantitatives matérielles et par suite à la polarisation entre pulsions de vie et pulsions de mort n’a pas une réflexion totalement étrangère à ce point de vue. Cependant selon Freud tout désir d’un état antérieur à la polarisation pulsionnelle revient à être fasciné par un état de conscience régressif. Le principe Nirvana dont parle Freud fait penser à ce qu’il dit du sentiment océanique que lui décrit Romain Rolland et qu’il estime être une nostalgie d’un état de conscience fœtale océanique au sein du ventre de sa mère. Alors que le bouddhisme voit dans le Nirvana un état en quelque sorte supraconscient, Freud n’y voit qu’un principe subconscient qui agit à distance sur nos désirs en les rendant en quelque sorte nostalgiques d’un état de non dualité où à vrai dire ils ne peuvent pas être.

Mais cela ne signifie pas qu’une forme de libération du désir nous soit interdite. Freud nous invite à élargir le champ d’action de notre ego rationnel. Là où le ça qui suscite les pulsions bases de nos désirs règne, notre moi doit advenir. La cure psychanalytique consiste à renforcer la position du moi par rapport aux autres instances psychiques que sont le ça et le surmoi. Nous devons nous libérer des interdits inconscients fruits trop souvent arbitraires de notre éducation afin d’assimiler consciemment seulement ceux qui nous sont nécessaires et nous devons conquérir l’espace du ça avec notre capacité à déplacer par le jeu de l’imagination nos désirs. Autrement dit la psychanalyse peut servir le mouvement qui va du subconscient prérationnel vers une véritable conscience rationnelle même si elle est condamné à demeurer inachevée.

En effet l’ambiguïté des pulsions qui nous condamnent à un jeu impermanent de vie et de mort ne semble guère pouvoir être dépassé foncièrement en psychanalyse. A vrai dire Spinoza propose une forme de libération supraconsciente inhérente au désir en nous donnant les moyens de surmonter cette apparente ambiguïté du désir. Il affirme dans *L’Ethique* que le sage ne pense rien moins qu’à la mort. Pour lui, les appétits (ce qui correspondrait aux pulsions freudiennes) sont des forces positives sans trace de manque. Quand deux forces s’opposent, elles créent forcément en effet une résultante soit nulles soit positives. Parler de pulsions de mort consiste déjà à enfermer son point de vue dans ce que Spinoza désigne comme les processus passionnels. En tant qu’individu je subis des forces qui peuvent menacer mon désir de persévérer dans mon être et certes à la fin mon individualité n’aura été qu’un tourbillon temporaire dans le fleuve de la vie. Mais Spinoza rappelle que la raison s’exerce selon un point de vue universel, de ce point de vue l’univers est comme un solide lancé dans le vide : son jeu de forces restera globalement actif et positif même si localement certaines individualisation de cet univers seront détruites par le reste de ses forces. Le désir est une misère dont il faut se libérer dès lors qu’il est subi. Par la réflexion le philosophe peut commencer à en saisir les ressorts fondamentalement positifs et au-delà de la raison par l’intuition un sage spinoziste percevra la profonde harmonie des désirs en tant qu’auto-détermination positive de la nature elle-même. Le sage sera libéré du caractère passionnel et morbide du désir en se percevant en tant qu’individualisation positive de la nature toujours déjà inscrite dans le cours déterminé de la nature. L’intuition en quelque sorte suprarationnelle et donc supraconsciente du sage lui confère le sentiment de son immortalité individuelle : même si du point de vue temporel son individualité corporelle n’a qu’un temps, le sage la sait intuitivement en quelque sorte inscrite sur la bande du film de l’univers qui elle est éternelle.

La libération inhérente au désir par une prise de conscience suprationnelle de lui-même revient à se réaliser comme une individualisation consciente de la nature. Se libérer revient à libérer la nature de l’étroitesse d’une conscience individuelle égocentrique où elle se perd de vue. Se libérer revient à devenir la nature consciente d’elle-même au sein d’une personne.

 **IV - EROS ET ELAN CREATEUR NE SONT PAS SIMPLEMENT DES DESIRS MAIS UNE LIBERTE CREATRICE.**

Ken Wilber invite donc en ce sens les penseurs à ne pas ramener tous les états de conscience autre que rationnels à des états de conscience prérationnels et préégoïques comme Freud. Mais non plus à prendre tous les états de conscience non rationnels pour des états de conscience suprarationnels ou transpersonnels comme le fond certains amateurs de spiritualités prémodernes.

Platon ou Plotin qui distinguent les appétits du désir érotique nous fournissent un moyen de distinguer ce qui nous attire vers le subconscient au risque de nous illusionner davantage et ce qui nous fait aspirer à plus de conscience. Lorsque nous sommes attirés par la beauté des corps, les appétits animaux (les pulsions) se mêlent aisément à une aspiration érotique vers plus de conscience. C’est à ce niveau que nous retrouvons ce qu’avec Ken Wilber nous évoquions précédemment et qu’il nomme l’erreur pré/trans. La bestialité qui est une ouverture des pulsions animales à une absence de limites instinctives ou morales peut malheureusement par son intensité vitale donner l’impression d’un élargissement de la conscience.

Suivre l’ascension du désir érotique revient à soumettre les pulsions animales au domaine des émotions supérieures et des vertus pratiques qui leur sont liées comme le courage ou le cœur. Plus profondément que la beauté plastique on explorera la grâce par exemple qui déjà semble moins soumise à l’impermanence du temps et qui surtout nécessite plus de subtilité qu’une intelligence corporelle pour être perçue. Cette ascension pour les platoniciens se poursuivra ensuite vers le domaine intelligible des idées au-delà même du langage des mots. Puis elle amènera le chercheur spirituel à ce lieu en lui au-delà de l’intelligible qui génère les formes intelligibles de toute chose y compris celles qui forment son âme. Ainsi les platoniciens nous invitent à libérer notre désir érotique, c’est-à-dire notre aspiration à davantage de conscience, de son mélange avec nos désirs physiques. Et cette libération qui est une remise en ordre n’est pas chose facile dans la mesure où nos désirs physiques peuvent mettre à contribution certaines de nos émotions et nos réflexions, ainsi la fierté devient par exemple de l’orgueil et notre raisonnement une rhétorique.

On pourrait envisager l’ascension érotique du point de vue d’une évolution de la conscience vers toujours plus de conscience. Considérer le désir érotique en l’identifiant à une impulsion créatrice ou un élan créateur qui peu à peu transforme l’organisation de la matière vers une expression de plus en plus grande de l’esprit et de la conscience semble moins problématique que la conception platonicienne. On peut par exemple intégrer facilement à cette conception du désir érotique revisité comme élan évolutif ou créateur le point de vue de Spinoza selon lequel nous serions aussi une prise de conscience individualisée de la nature. Mais cette synthèse si elle est envisageable du point de vue métaphysique a surtout un intérêt si on peut en voir l’enjeu pratique. Comment expliquer que les forces matérielles soit dans l’évolution le premier reflet de l’absolu si ensuite il faut s’en détourner pour s’approcher de l’absolu ? Il y a là une faiblesse gênante du platonisme. Si on admet que notre conscience ne peut pas avoir une maîtrise des événements biologiques et matériels sinon à travers un certain équilibre émotionnel et pulsionnel, s’approcher de l’absolu ne nous permettrait-il pas au lieu de nous détourner de ce qu’il y a de plus physique d’en explorer encore plus profondément les ressorts ? Prolonger l’évolution du désir au-delà du mental n’a de sens que si nous pouvions éclairer davantage en conscience le passage de la matière à la pulsion. L’erreur pré/trans dénoncée par Wilber ne doit pas nous éviter un élargissement simultané de la conscience autant vers ce qui lui est subconscient que vers ce qui lui est supraconscient. Les errements contemporains qui conduisent à confondre l’intensification des pulsions et plus de conscience ne fait peut-être que souligner davantage là où la conscience fait défaut. Quand Spinoza parle de désir réfléchi, on doit admettre que cette réflexion ne nous donne pas accès à la transformation de l’activité matérielle que la science ne perçoit que quantitativement en pulsion consciente. Selon nous, le parallélisme spinoziste est pertinent juste au niveau de la conscience humaine où telle pensée signifie tel mouvement cérébral et telle émotion aussi et où telle pensée influence telle émotion et réciproquement. Mais ce parallélisme vaut-il encore pour ce que Spinoza entre pulsions et forces matérielles ou existe-il dans le cas de ce qu’il nomme l’intuition du corps ? A ces deux bouts de la chaîne le parallélisme existe-il vraiment ? N’y a-t-il pas plutôt unité en grande part inconsciente de l’intuition et de l’individualisation cosmique parce que définitivement supraconsciente du point de vue la conscience humaine la plus développée dans son exploration du supra conscient, unité inconsciente de la pulsion et de la force matérielle parce que subconsciente du point de vue de la conscience humaine la plus développée dans son exploration du subconscient ?

Notre Eros renouvelé pressent donc un territoire peu exploré voire une évolution de conscience non effectuée. Le sceptique et le bouddhiste ont peut-être raison quant à leur agnosticisme car au final les sagesses platoniciennes ou spinozistes restent bien encloses dans les limites de la conscience humaine malgré leur prétention à une vérité positive. Mais eux-aussi ne se contentent-ils pas d’un point de fuite transversal qui au final laisse la ronde de nos désirs humains à elle-même ? Notre Eros renouvelé serait donc un puissant désir de briser la ronde monotone du désir humain non seulement transversalement et verticalement mais aussi en ses soubassements mêmes...

**V - CONCLUSION.**

Nous pouvons au terme de notre réflexion distinguer ce qui ressort de nos pulsions animales de ce qui ressort d’un désir érotique entendu comme besoin d’évoluer. Ce besoin d’évoluer nous inspire le désir d’une libération complète de notre animalité qui en notre humanité devient bestialité destructrice. Les spiritualités passées ont proposé des libérations transversales ou verticales : les sceptiques et les bouddhistes ont trouvé des chemins pour se positionner en marge de notre conscience humaine, les platoniciens pour s’en éloigner à la verticale. Seule la science matérialiste nous a fait voir que le désir avait des soubassements qu’on ne pouvait estimer illusoires mais qui nous demeurent inaccessibles subjectivement. Notre besoin d’évoluer, notre aspiration érotique à plus de conscience pointe-il là le mur qui nous sépare d’une conscience au-delà de l’homme ? Et devant ce mur où s’arrête la pertinence de la conscience mentale nous n’avons plus rien à dire sinon à nourrir notre insatisfaction à rester cloisonné dans la conscience mentale. Qui sait si une telle insatisfaction érotique ne consumera pas les limites de notre conscience actuelle introduisant un nouvel air comme le stress de poissons momentanément sans eau a peut-être attiré la matérialisation de la respiration aérobie comme le suggère les recherches biologiques d’Elisabeth Sathouris ou de Jean Claude Ameisen sur le stress positif dans l’évolution cellulaire ?